

Mardi 3 décembre 1985

Jeudi 5 décembre 1985

Manufacture Nationale des Gobelins

Le mardi 3 décembre et le jeudi 5 décembre, les adhérents du Cercle ont visité la Manufacture Nationale des Gobelins.

I.- LES GOBELINS.-

1.- Historique du quartier.-

Une croyance populaire attribuait à la Bièvre, petite rivière prenant sa source au bout du grand parc de Versailles, dans un vallon proche de St-Cyr, des qualités tinctoriales précieuses qui auraient permis à Jehan Gobelin de réaliser ses plus éclatantes couleurs.

Il avait établi en 1447 sur les bords de la Bièvre, au niveau de l'actuelle rue Berbier du Mets, un atelier de teinture qui, rapidement, connut un grand succès. Des drapiers et d'autres teinturiers s'installèrent dans le voisinage, attirés par la pureté de la rivière. La réputation des Gobelins éclipsa bientôt celle des autres familles, au point qu'ils donnèrent rapidement leur nom au quartier puis à la rivière "les Gobelins".

2.- L'enclos des Gobelins.-

Il présente actuellement les mêmes contours qu'au XVIIe s. Seul a disparu en 1935 le jardin, formant une sorte d'île comprise entre deux bras de la Bièvre, dans lequel le personnel de la Manufacture cultivait, depuis Louis XIV, fruits et légumes.

La Manufacture, dès 1673, était formée de vastes bâtiments construits sous Louis XIV et agrandis par la suite. Elle conserva intact son aspect ancien jusqu'à la fin du Second Empire. L'élargissement de la rue Mouffetard, en juillet 1859 dans la partie qui devint l'avenue des Gobelins, obligea la Manufacture à céder 1280 m² de terrain. En 1871, les Fédérés incendièrent les bâtiments : 85 tapisseries aussi bien anciennes que modernes brûlèrent.

On pénètre dans l'enclos des Gobelins en franchissant la grille établie à la fin du Second Empire après la suppression de la grande entrée. Le musée est édifié à l'emplacement des locaux incendiés par la Commune. Il succéda à une construction "provisoire" élevée à l'occasion de l'Expo-

sition Universelle de 1878 et démolie en 1911. Dans une galerie, des tapisseries de haute et basse lisse appartenant aux collections du Mobilier National sont présentées par roulement. La Galerie basse abrite depuis 1948 les métiers de haute lisse de la Manufacture des Gobelins.

3.- La Manufacture.-

Depuis les premières années du XVIIe s., des ateliers des tapisseries avaient été installés par ordre d'Henri IV au faubourg St-Marcel, dans une grande maison ayant appartenu à la famille Gobelin.

Colbert voulut donner une forte impulsion à l'industrie et développer la production artistique française afin d'éviter les achats à l'étranger. Il résolut de regrouper au faubourg St-Marcel, les divers ateliers parisiens de haute et basse lisse, ainsi que la Manufacture de Maincy que Louis XIV venait de confisquer au Surintendant des Finances, Fouquet. La Manufacture royale des Gobelins était ainsi créée. Elle fut placée en 1663 sous l'autorité de Charles Le Brun, premier peintre du Roi.

De 1663 à 1690, année de la mort de Le Brun, 197 pièces formant 19 tentures sortirent des ateliers de haute lisse et 286 pièces constituant 34 tentures sortirent de ceux de basse lisse.

Parmi les plus célèbres tentures exécutées dans les ateliers des Gobelins pendant la direction de Le Brun, il faut citer : la Tenture des Eléments et la Tenture des Saisons, l'Histoire d'Alexandre, l'Histoire du Roi (photo 1), la Tenture des Indes (photo 2) ...

Le Brun mourut aux Gobelins en 1690.

Pierre Mignard lui succéda. Cette période de la direction de Mignard fut marquée avant tout par les conséquences de la situation politique : les guerres avaient épuisé les finances du Royaume, les travaux dans la Manufacture furent tout d'abord ralentis faute de commandes, puis cessèrent.

Depuis la création, la production officielle avait atteint, en 30 ans, le chiffre de 775 pièces dont 596 réhaussées d'or. Pour l'ensemble du XVIIIe siècle, le nombre sera de 1686 avec seulement 276 pièces réhaussées d'or.

Après avoir été fermée pendant 5 ans, la Manufacture de tapisseries reprit son activité en 1699.

Au XVIIIe siècle le plus célèbre directeur des Gobelins fut l'architecte Soufflot. Dès lors, le directeur ne fournit plus les cartons de tapisseries. Chargé de l'administration de la Manufacture, il travaille directement sous les ordres du Surintendant. Il fait appel aux artistes en renom.

La production va refléter l'évolution du goût qui apparaît en ces premières années du XVIIIe s. et qui correspond à une esthétique nou-



Photo 2

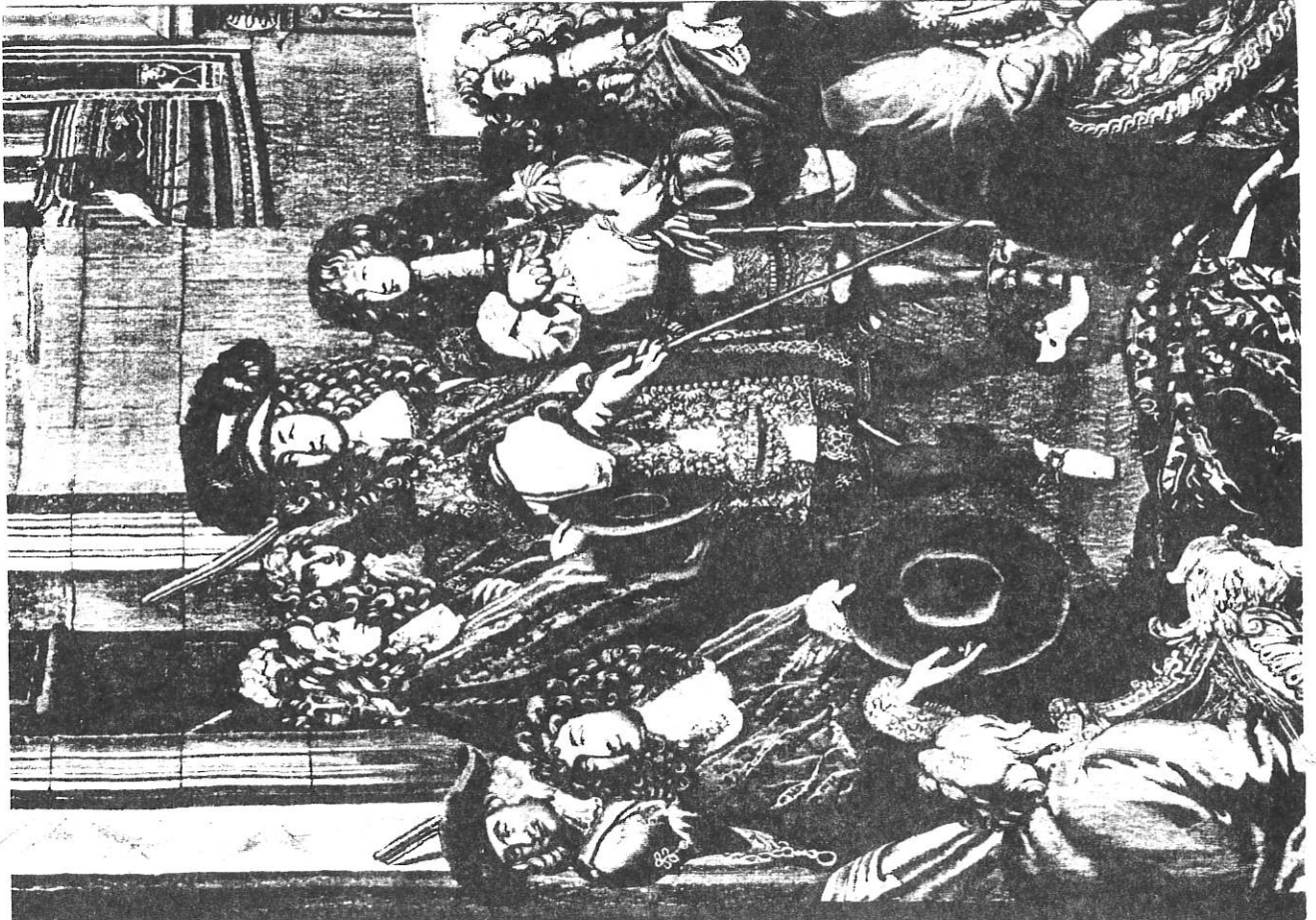


Photo 1

éphémère fabrique de savons installée en 1607 sur les bords de la Seine, au pied de la colline de Chaillot et transformée depuis 1615 en orphelinat par Marie de Médicis. Cette ancienne savonnerie donnera son nom à la Manufacture de tapis.

En 1825, la Manufacture royale de la Savonnerie fut rattachée à la Manufacture des Gobelins dont elle devint un atelier spécial.

Perdant son autonomie, elle quitta Chaillot et vint s'installer dans l'enclos des Gobelins où elle occupa les ateliers de basse-lisse dont les métiers furent envoyés à Beauvais. A partir de cette date, les Gobelins travaillèrent uniquement en haute lisse.

Sous le Second Empire, la production se maintient à un rythme élevé avec Despléchin, Séchan, Diéterle, Chabal-Dussurgey. Trois tapis assortis aux tonalités des salons vert, rose et bleu de l'Impératrice aux Tuileries sont tissés d'après les dessins de ces deux derniers artistes.

Au début du XXe siècle, quelques tapis sont fabriqués. Toutefois la Savonnerie fonctionne au ralenti. Tout comme les Gobelins et Beauvais, la Savonnerie devait bénéficier de la réforme de 1937.

IV.- LES MANUFACTURES DEPUIS 1934.-

La Manufacture de Beauvais en 1934, puis celle des Gobelins et de la Savonnerie en 1937 ont été rattachées au Mobilier National et sont gérées par une même Administration générale dont dépendra également la Manufacture de Sèvres entre 1941 et 1944. Réforme particulièrement utile, car elle devait unifier l'effort de création des Manufactures nationales.

Une fois achevée, la production des Manufactures est versée au Mobilier National et inscrite à ses inventaires. Les tapis et tapisseries sont réservées exclusivement à l'Etat pour répondre à ses propres besoins et servir également sa politique culturelle. Elle se manifeste soit par des expositions en France ou à l'étranger, soit par des cadeaux diplomatiques ou des ventes exceptionnelles.

V.- TECHNIQUE.-

La technique a peu varié au cours des siècles. Tapisserie et tapis sont exécutés sur un métier, d'après le carton d'un artiste, par un lissier qui travaille seulement à la lumière naturelle.

L'oeuvre tissée n'est pas une oeuvre unique : le carton permet en effet la réalisation de plusieurs exemplaires d'une même pièce.

1.- Carton :

C'est le modèle à grandeur d'exécution du tissage à effectuer. On distingue :

a.- le carton original conçu et réalisé entièrement par l'artiste. Il est peint ou plus rarement numéroté : des chiffres renvoient alors à une gamme de couleurs déterminée.

b.- le carton établi sous la direction de l'artiste à partir de sa maquette qui est le modèle à échelle réduite. Le carton est peint sur toile, sur carton ou sur papier.

c.- l'agrandissement photographique de la maquette.

2.- Echantillonnage :

C'est un travail d'équipe, effectué sous la responsabilité du chef d'atelier, par le chef de pièce assurant l'exécution du tissage avec les lissiers qui y participeront.

Ils procèdent à l'échantillonnage en établissant, à partir du Magasin des laines, des gammes colorées correspondant aux tons de la maquette. Si une nuance manque, elle est créée spécialement par l'atelier de teinture des Manufactures.

Approuvé par l'artiste auquel il est soumis, l'échantillonnage est remis à l'atelier de teinture.

Matières employées - Pour la chaîne - Deux matières seulement sont utilisées dans les Manufactures : la laine blanche ou écrue aux Gobelins comme à la Savonnerie, le coton à Beauvais.

Pour la trame - La laine est évidemment "la matière d'élection" de la tapisserie.

Elle fut souvent et elle est encore utilisée avec de la soie. Fils d'or et d'argent intervenaient fréquemment dans le tissage des tapisseries anciennes. Aujourd'hui on fait appel à des matériaux contemporains ou synthétiques (dralon, et lurex doré ou argenté). On a également utilisé le lin.

La qualité de la laine est la même dans les trois Manufactures, laine peignée Mérinos provenant d'Australie. La quantité nécessaire au m² varie aux Gobelins entre 1 kg et 1 kg 400 pour la laine fine et 2 kg à 2 kg 500 pour les matières plus grosses. A Beauvais on compte environ 1 kg 500 de laine fine et 1 kg 200 pour les autres fibres. A la Savonnerie le chiffre se situe entre 6 et 8 kg de laine au m².

Teinture - L'atelier de teinture des Manufactures doit teindre le "kilota-ge" nécessaire. De la teinture dépend la longévité de l'oeuvre tissée dont les coloris doivent être solides, c'est-à-dire résistant à l'action de l'air et de la lumière (photo 4).

Au XXe siècle, la raréfaction de la culture de la gaude et de la garance, jointe aux progrès de l'industrie chimique, provoqua l'emploi des colorants synthétiques.

Cependant l'atelier des Manufactures est un des rares ateliers à pouvoir toujours travailler à partir de colorants naturels indispensables à la restauration des tapisseries anciennes.

Après la teinture et le séchage, les laines sont mises sur bobines à l'aide d'un rouet.

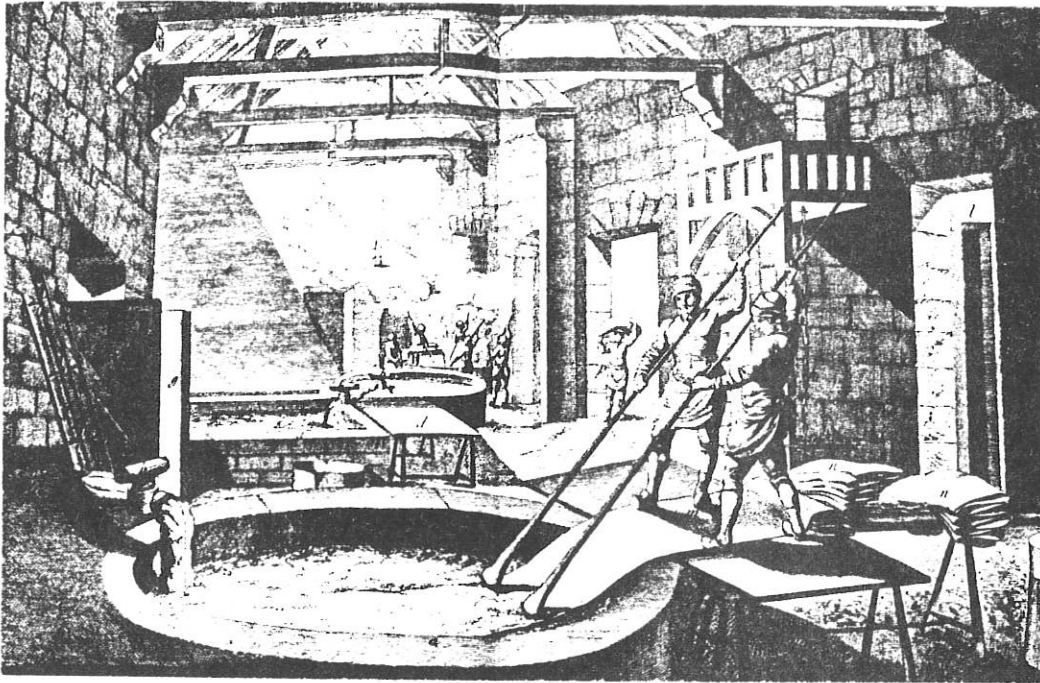


Photo 4

Ourdissage - Les lissiers commencent par procéder à l'ourdissage, c'est-à-dire à la préparation des fils (ceux-ci représentant plusieurs kilomètres) de la chaîne qui, une fois placée sur les ensouples, servira de support à la trame.

Entre haute et basse lisse, la différence tient essentiellement au métier, car d'un point de vue purement textile il n'en existe pas entre les deux fabrications. Seul peut-on remarquer un tissage encore plus serré à Beauvais qu'aux Gobelins, tissage dû à la position du lissier ainsi qu'à la tradition des tapisseries pour sièges.

La haute lisse est la technique employée à la Manufacture des Gobelins (15 métiers - 39 lissiers sous la responsabilité du chef d'atelier) (photos 5 - 6).

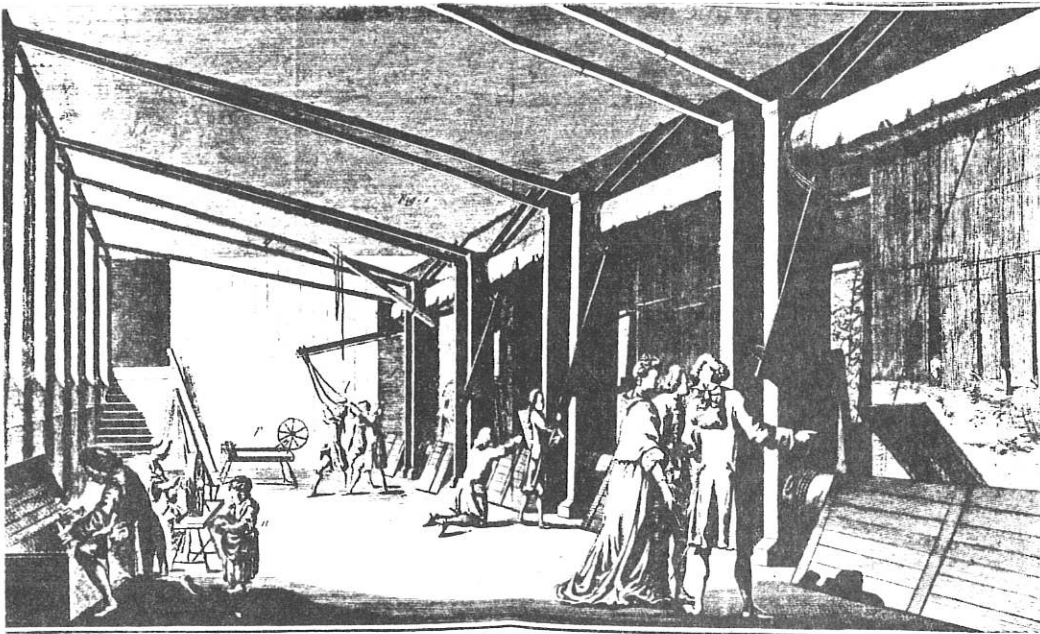


Photo 5

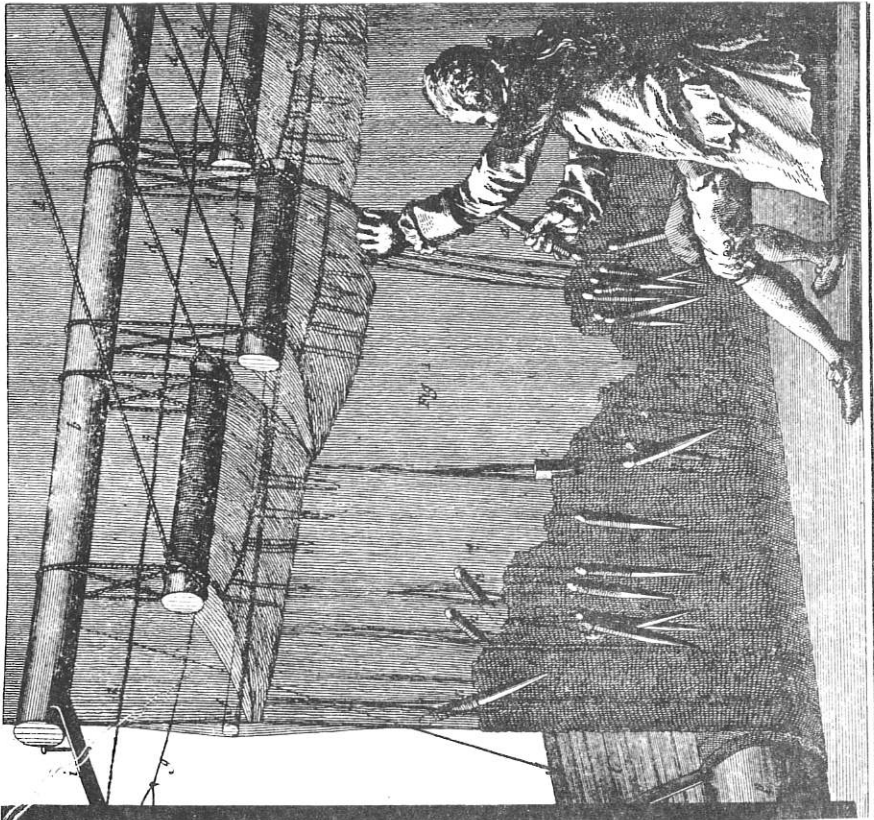


Photo 6

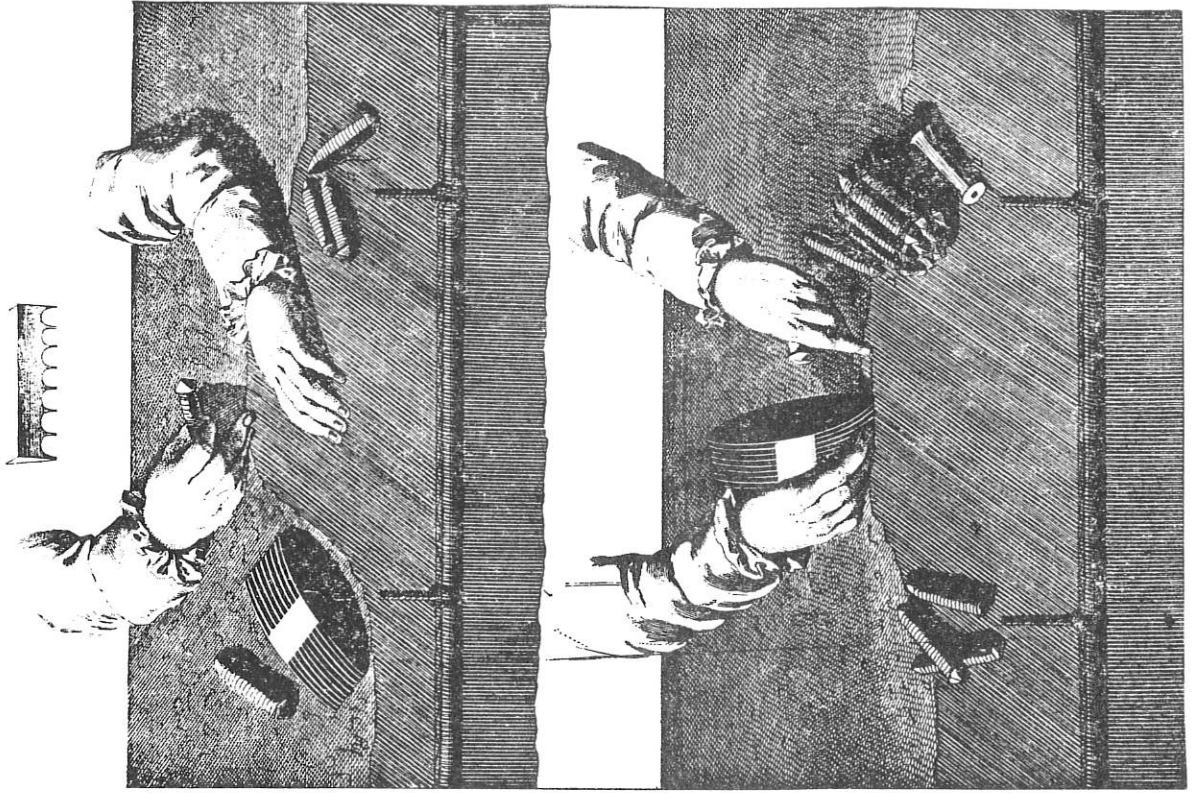


Photo 7

Le métier est en hauteur. Deux montants de bois ou de fonte, les cotrets ou jumelles supportent les ensouples, cylindres mobiles de bois disposés parallèlement, l'un dans la partie supérieure, l'autre dans la partie inférieure.

Tendus verticalement entre les ensouples et fixés au moyen de tringle ou verdillon, les fils de chaîne, croisés avec la trame, formeront le tissu qui s'enroulera au fur et à mesure de l'exécution sur l'ensouple inférieure.

La chaîne est séparée en deux nappes de fils, pairs et impairs, par des tubes de verre, "bâtons de croisure" ou bâtons d'entre-deux.

Les lisses, anneaux de cordelette de coton, enserrant les fils de la nappe arrière sont reliées à des perches, placées horizontalement au-dessus de la tête du lissier. Assis derrière le métier, celui-ci travaille à contre-jour, sur l'envers de la tapisserie ; il en surveille l'endroit au moyen d'un miroir ; dans son dos est placé le carton dont il a pris un calque, grâce auquel il reporte les contours de la composition sur tous les fils de chaîne, au moyen d'un bâton encre.

Prenant de la main droite une broche, navette de bois chargée de laine, de coton, de soie ou de fils synthétiques, le lissier passe le fil de trame, de gauche à droite, entre les deux nappes de chaîne, la main gauche écartant le nombre de fils nécessaires.

Après la première passée, qui forme une demi-duite et qui couvre une seule nappe de fils de chaîne, le lissier, par une traction de la main gauche sur les lisses, fait avancer la nappe arrière à l'avant, obtenant le croisement des fils. Il effectue alors une seconde passée de la broche, constituant ainsi une duite qui est l'aller et retour de fil de trame à travers la chaîne.

La répétition des duites permet au lissier de créer le motif de la tapisserie en même temps qu'il en forme le tissu. Après chaque passée ou demi-duite, le fil de trame est rapproché avec la pointe de la broche de la portion de tapisserie déjà exécutée.

Pour couvrir totalement la chaîne, et régulariser parfaitement le tissage, le lissier, toutes les trois duites environ, tasse à nouveau le fil de trame au moyen d'un peigne de métal.

La basse lisse est la technique employée à la Manufacture de Beauvais (17 métiers - 34 lissiers sous la responsabilité du chef d'atelier) (photo 7).

La Savonnerie (7 métiers - 22 lissiers sous la responsabilité du chef d'atelier).

On désigne par le terme "Savonnerie" un tissu de haute laine appartenant à la catégorie des velours, employé généralement à la confection de tapis.

Comme les tapisseries des Gobelins, les tapis de Savonnerie sont exécutés sur des métiers de haute lisse, le lissier travaillant à contre-jour. Mais les dimensions du métier sont beaucoup plus importantes en raison des proportions des tapis et de leur poids.

Nos conférenciers ont su avec passion nous raconter "la vie" des Gobelins qui a su échapper au modernisme et garder des traditions par ailleurs perdues. Cette visite nous a permis de comprendre le lien obligatoire qui existe entre l'artiste qui imagine et l'artisan qui exécute avec minutie.

ANNEXE D'APRES UN DOCUMENT PRETE PAR UN DE NOS ADHERENTS

La Bièvre

La Bièvre, divisée en deux bras très voisins l'un de l'autre, entrainait dans Paris à la poterne des Peupliers (une rue proche des boulevards extérieurs a conservé ce nom) ; elle décrivait un grand S dans la prairie située au sud de la Butte-aux-Cailles, formait au voisinage de la Cité Florale quelques grandes mares où l'eau gelait l'hiver, arrosait le quartier de la Glacière, le champ d'Eustache Lalouette, et le clos Payen utilisé par les lavandières pour étendre leur linge lavé dans son lit. La Bièvre traversait ensuite les jardins du "Couvent des Cordelières", franchissait la rue Mouffetard sous le Pont-aux-Tripes, atteignait la Seine à la gare d'Austerlitz. Elle ne l'atteint plus actuellement car, arrivée sous la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, elle se déverse dans un grand collecteur d'égouts qui par le boulevard Saint-Germain et un siphon la conduit sur la rive droite.

La Bièvre eut d'abord à souffrir de l'utilisation qu'en firent les teinturiers dès la fin du XIVe siècle. Rabelais conte au chapitre XXII du deuxième livre de Pantagruel pour quelle raison elle était alors réputée plus propice que la Seine à la teinture. Des gamins ayant attaché un os à gigot au dos du manteau d'une personne de Gentilli, celle-ci fut tant suivie par les chiens du quartier qu'elle se réfugia chez elle. "Quand elle fut rentrée en sa maison et eut fermé la porte, tous les chiens y accoururent et compissèrent si bien sur la porte qu'ils formèrent une rivière où les canes eussent pu nager et en laquelle Gobelins fait sa teinture par la vertu spéciale de ces pissechiens".

La rivière des Gobelins, ainsi qu'on l'appela, eut à souffrir ensuite de l'industrie des tanneurs, peaussiers, mégissiers et corroyeurs qui la transformèrent en un égout putride.

Malgré cela ses rives furent du temps de Louis XIV très renommées pour ses brasseries et ses guinguettes ; les premières avaient été dues à l'habitude qu'avaient de la bière les premiers ouvriers de la Manufacture des Gobelins, d'origine flamande pour la plupart.

On y pêchait aussi des écrevisses si l'on en croit Madame de Maintenon qui les déclara "les meilleures qu'il se puisse imaginer".

Plus tard, et pendant longtemps, ses rives restèrent bordées en cet endroit de jardins potagers, propriété des artistes des Gobelins, dont l'ensemble constituait un site pittoresque décrit par Balzac (La Femme de 30 ans), par Victor Hugo (Les Misérables) et par Huysmans (La Bièvre). De tout cela il ne reste plus rien et, depuis 1912, la Bièvre est entièrement recouverte et pratiquement invisible dans Paris..